RÉPERTOIRE

DRAMATIQUE

DE LA

SCÈNE FRANÇAISE.

XLIVme LIVRAISON.

Francis



A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,
CHEZ DE WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

LES

TROIS FAUBOURGS,

OU

LE SAMEDI, LE DIMANCHE, ET LE LUNDI,

COMEDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

MM. FRANCIS, THÉAULON ET DARTOIS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, LE 14 JUILLET 1827, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS.



A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,

ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, Nº 1137.

1827.

PERSONNAGES.	ACTEURS DE PARIS.	ACTEURS DE BRUXELLES
	MM.	MM.
M. GUÉNÉGAUD, suisse.	Cazot.	
M. CHAUCHAT, concierge.	Blondin.	
M. PICPUS, portier.	Brunet.	
LABRIDE, cocher.	L'Hérie.	
BELLECHASSE, chasseur.	Vernet.	
MOUSSANT, brasseur.	Lefèvre.	
M. BRUNET, marieur.	Léopold.	
LAPIERRE, jeune rentier.	Sylvestre.	
UN FACTEUR.	Ossart.	
DEUX BOURGEOIS.	Becquet. Charles.	
UN BANQUIER DU JEU.	Georges.	
UN VALET.	Bougnol.	
UN PORTEUR DE JOURNAUX.	Bégat.	
UN NOTAIRE.	Prieur.	
MADAME GIRAFE, tante de Lapierre.	Gamart.	
	Mmes	Mmes
MADAME BOURGOGNE, sœur de Guénégaud.	Baroyer.	
CÉCILE, fille de Guénégaud.	Chalbos.	
MALVINA, fille de Chauchat.	Félicie.	
JAVOTTE, fille de Picpus.	Aldegonde.	
ADELE, modiste.	Car. Melval.	
Amis, Parens, Joueurs.		

La scène est à Paris.

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

LES

TROIS FAUBOURGS,

OU

LE SAMEDI, LE DIMANCHE, ET LE LUNDI.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le vestibule d'un grand hôtel du faubourg Saint-Germain, à droite est la loge, avec ces mots : Parlez au Suisse.

SCENE PREMIÈRE.

GUÉNÉGAUD, MADAME BOURGOGNE.

MADAME BOURGOGNE, *entrant.*

Je suis votre servante, mon frère.

GUÉNÉGAUD.

Ah! c'est vous, ma sœur? vous êtes matinale aujourd'hui; je ne croyais pas que vous pouviez sortir si matin le samedi?

MADAME BOURGOGNE.

Je sors quand je veux, monsieur Guénégaud, et je viens vous parler de ma nièce, relativement à son mariage avec monsieur Lapierre.

GUÉNÉGAUD.

Je sais que cette union la contrarie, mais peu [illegible]-

porte, ma chère sœur; où en serions-nous, si nous autres, gens comme il faut, ne savions pas résister aux caprices de nos enfans.

MADAME BOURGOGNE.

Votre fille est plus raisonnable que vous, de vouloir épouser monsieur Labride, ce jeune cocher de l'ambassadeur, au lieu de ce monsieur Lapierre, qui est sorti de je ne sais qui, et qui vient de je ne sais où.

GUÉNÉGAUD.

Je sais, ma sœur, que monsieur Lapierre n'a pas eu des parens bien hupés dans ses ancêtres; mais nous ne sommes plus dans un siècle où cela y fasse quelque chose.

AIR :

L'or nous embellit à la ronde,
Lui seul nous fait prendre l'essor;
C'est l'or qui fait tout dans ce monde,
Aussi nous somm's dans l'âge d'or.

MADAME BOURGOGNE.

Mon frèr', je sais que sur un homme
L'or peut tout fair' sans contredit;
Mais il faudrait un' fameus' somme,
Pour fair' de vous un homm' d'esprit.

GUÉNÉGAUD.

Ma sœur, je vous préviens que dans le faubourg Saint-Germain on ne fait pas de calembourgs.

MADAME BOURGOGNE.

Ah! vous prenez ça pour un calembourg.

GUÉNÉGAUD.

Monsieur Lapierre a dix-huit cents livres tournois de rentes.

MADAME BOURGOGNE.

Dix-huit cents livres! certes, c'est beau, mais songez aux avantages que vous refusez; monsieur Labride,

cocher d'ambassadeur, à vingt-six ans, a siégé sur toutes les voitures diplomatiques de Paris.

GUÉNÉGAUD.

Votre monsieur Labride est un libertin, un mauvais sujet; il faut de l'argent par le tems qui court; c'est cruel, cela sent la petite bourgeoisie, je le sais, mais qu'y faire? notre maison remonte plus haut que l'invention des Suisses, mais nous ne sommes pas riches; monsieur le baron ne peut pas me payer régulièrement mes gages, alors il a fallu chercher quelqu'un qui soit en état de financer.

MADAME BOURGOGNE.

Donner votre fille à un intrus, vous qui de père en fils comptez plus de cent cinquante ans de service dans la maison de monsieur le baron.

GUÉNÉGAUD.

C'est vrai; mon bisaïeul eût même l'honneur d'être tué à la chasse, dans ses fonctions de piqueur, par le prince de Carignan, qui l'avait pris pour un cerf... mais enfin...

SCENE II.

LES MÊMES, CÉCILE,

CÉCILE.

Bonjour, ma tante; bonjour, mon père.

MADAME BOURGOGNE.

N'est-ce pas, mon enfant, que tu aimerais bien mieux épouser monsieur Labride que monsieur Lapierre?

CÉCILE.

Oui, ma tante... mais puisque mon père ne veut pas, je ferai ses volontés; une fille bien née doit toujours obéir à son père.

GUÉNÉGAUD.

Comme c'est élevée... il n'y a que le faubourg Saint-Germain où l'on trouve des filles aussi sages.

CÉCILE, *bas à madame Bourgogne.*

Ma chère tante, je suis forcée de dire comme mon père, il me gronderait; mais tâchez que je n'épouse pas monsieur Lapierre.

MADAME BOURGOGNE.

Mais où donc êtes-vous allé prendre ce beau mari?

GUÉNÉGAUD.

Où, dans les petites affiches; monsieur Brunet le marieur nous l'a procuré.

MADAME BOURGOGNE.

Quelle folie! aller demander des maris pour sa fille à un agent d'affaires.

GUÉNÉGAUD.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Monsieur Brunet est fort habile;
Il voit et la cour et la ville :
Si j'ai pris d' sa main un mari,
Pour un an il l'a garanti.

MADAME BOURGOGNE.

Mon Dieu, que vous êtes crédule!
Un mari, c'est comme un' pendule
Que nous garantit l'horloger :
Ça n' l'empêch' pas de s' déranger.

GUÉNÉGAUD.

Mais, ma sœur...

MADAME BOURGOGNE.

Mais, mon frère, je saurai bien vous empêcher de sacrifier cette chère enfant, qui est ma filleule.

GUÉNÉGAUD.

Vous en avez dans tous les quartiers des filleules.

MADAME BOURGOGNE.

Ce n'est pas ma faute si tout le monde vient mettre ses enfans sous ma protection ; mais Cécile est ma nièce : aussi, encore une fois, vous ne la sacrifierez pas. Je ne vous dis pas adieu. (*bas à Cécile.*) Dis à ton amoureux que je veux lui parler et me concerter avec lui. Je vais fabriquer des cousins à ton prétendu! et cette parenté, en diminuant sa fortune, empêchera ton mariage. (*haut.*) Mon frère, j'ai bien l'honneur...

Elle sort.

SCÈNE III.

GUÉNÉGAUD, CÉCILE.

GUÉNÉGAUD.

C'est vous, Mademoiselle, qui lui montez ainsi la tête ; mais je suis ferme dans mes résolutions, moi, je suis entêté comme un Breton : vous savez que c'est mon pays, et, foi de Suisse, vous épouserez le mari que je vous donne, afin de soutenir votre rang. Allons, balayez le vestibule. *Il sort.*

SCENE IV.

CÉCILE, *seule.*

C'est ça, pour soutenir notre rang il faut que je me sacrifie... Mais que vois-je? c'est la petite Adèle qui passe ; je l'ai connue quand j'étais dans l'atelier de couture de la rue Thévenot. (*Elle appelle.*) Adèle! Adèle!

SCÈNE V.

CÉCILE, ADÈLE.

ADÈLE.

Tiens, c'est toi, Cécile! que je suis contente de te revoir...

CÉCILE.

Et moi donc...

ADÈLE.

Il y a si long-tems que nous ne nous étions rencontrées!... Tu as donc quitté la couture?

CÉCILE.

Oui, mon père a trouvé que c'était au-dessous de moi; et toi, es-tu restée dans la broderie?

ADÈLE.

Oh! mon Dieu! non; je suis dans les modistes, au Palais.

CÉCILE.

Au Palais-Royal?

ADÈLE.

Fi donc! au Palais de Justice.

CÉCILE.

Ah! ah! et tu vas porter quelque mode nouvelle?... Qu'as-tu de joli dans ce carton?

AIR : *Vaudeville du Porteur d'eau.*

Sans dout' des bonnets élégans;
Montre-les moi, je t'en supplie.

ADÈLE.

Non, non, car je n'ai rien dedans.

CÉCILE

Mais d'où vient donc cette folie?

ADÈLE.

A défaut d'un joli garçon,
Comme un' fill' seule est sans défense,
Ma chère, il est du meilleur ton
D'avoir à son bras un carton :
Ça sert toujours de contenance.

CÉCILE.

Est-ce qu'il t'est arrivé des histoires?

ADÈLE.

Oh! je t'en réponds; c'est un vrai roman. Un im-

bécile qui m'adorait, et qui travaillait dans la chaussure pour dames, m'avait promis de m'épouser; mais je ne l'ai pas revu depuis que j'ai eu la faiblesse de lui laisser lire dans l'intérieur de mon cœur. Oh! Cécile, ces hommes! ces hommes!

CÉCILE.

A qui le dis-tu? moi, qui te parle, je suis aussi dans les vexées... Mon père veut me marier à quelqu'un que je ne peux pas sentir.

ADÈLE.

C'est ennuyant les pères, pourquoi ne peut-on pas s'en passer? Moi, je n'ai qu'un oncle... mais ça revient au même. Toi au moins tu vas avoir un mari, et c'est toujours ça d'attrappé.

CÉCILE, *à part.*

Quel mauvais ton elle a, mademoiselle Adèle!

ADÈLE.

Mais je te quitte; je vas rôder autour d'un hôtel de cette rue où est entré mon volage: oh! il faudra bien qu'il m'épouse.

AIR : *Entendez le bal qui commence.*

Amour, hymen, voilà mon code.
Mon amant est mon prétendu :
J' veux prouver qu'une marchand' de mode
Quand ell' veut a de la vertu.
Je ne rêve que mariage;
Le jour, la nuit, je n' pens' qu'à ça.

CÉCILE.

Les demoiselles de notre âge
Font presque tout's ce rêve-là.

ENSEMBLE.

Amour, hymen, etc. *Elle sort.*

SCÈNE VI.

CÉCILE, LABRIDE, *entrant.*

LABRIDE.

Votre papa est-il là, charmante Cécile?

CÉCILE.

Il est monté chez monsieur le baron, monsieur Labride.

LABRIDE.

Nous pouvons donc causer un moment : mon ambassadeur ne sortira pas de la matinée. Mes chevaux sont pansés; je viens de leur donner de l'avoine, et maintenant je suis tout à l'amour et à la beauté.

CÉCILE.

Votre maître serait-il indisposé?

LABRIDE.

Oui, diplomatiquement parlant; mais il n'est pas question de cela. Nous disons que votre père veut vous faire contracter une alliance qui ne vous convient sous aucun rapport. Je n'aime pas à faire claquer mon fouet, mais je me flatte que quand le papa me connaîtra...

CÉCILE.

Hélas! monsieur Labride, je crains bien que vous ne puissiez empêcher ce fatal mariage.

LABRIDE.

Votre tante n'a donc point parlé pour moi, belle Cécile...

CÉCILE.

Tout ce qu'elle a dit n'a servi de rien. On prétend dans la haute société que vous avez fait une connaissance à la Chaussée-d'Antin.

LABRIDE.

Vous croyez cela... eh bien! vous ne m'aimez pas, Cécile. Ah! que n'ai-je l'amabilité d'un de mes amis du faubourg Saint-Germain que j'ai vu hier au Théâtre Français!... c'est celui-là qui se déclare à une femme... oh! il est étonnant pour les déclarations.

CÉCILE.

Et bien! voyons, qu'est-ce qu'il chantait?

LABRIDE.

Il s'approche... comme ça, tout gentiment de son amie, qui l'accuse comme vous d'aimer les beautés d'un autre faubourg, et lui dit :

(*Imitation.*)

« Ah! Mademoiselle, est-ce que je ne l'ai pas déjà
» choisie celle que je voudrais voir la compagne de
» toute ma vie! Non, ce n'est pas son rang qui m'a
» ébloui... en elle j'ai été séduit par l'assemblage de
» toutes les vertus et de toutes les grâces. Faut-il vous
» la dépeindre, faut-il vous retracer son air noble et
» modeste quand... elle tire le cordon; sa pose élégante,
» quand elle balaie le vestibule; ce son de voix qui
» m'entraîne et m'impose tour-à-tour quand elle chante :
» *Ah! quel plaisir d'être soldat!* ce sourire enchan-
» teur, qui semble quelquefois enhardir et justifier mes
» espérances? Eh bien! voilà son portrait : dites-le moi,
» ai-je besoin de quitter le faubourg Saint-Germain
» pour en chercher le modèle? »

Comme ça je vous plairais, et peut-être à bien d'autres.

CÉCILE.

Comme je ne veux pas, monsieur Labride, que vous plaisiez à tout le monde, restez comme vous êtes. Hélas! mon père dit comme ça que vous avez une bonne place, mais que vous êtes...

LABRIDE.

Vicieux... tranchons le mot, je suis vicieux, mais dans le bon genre; je n'aime ni le vin, ni le jeu, je n'aime que les femmes, et qui ne les aime pas est indigne de vivre; mais de toutes les femmes vous êtes la préférée, la privilégiée, la brévetée.

AIR : *Mon pays avant tout.*

Sur mon amour vous n'avez aucun doute,
Je suis certain de votre attachement;
Un bon cocher connaît toutes les routes,
Et je connais celle du sentiment,
Sans me vanter j'y file joliment.
Le sentiment mène au cœur, c'est sa place,
C'est par ce ch'min que j'ai su m'approcher;
Le mariage est tout prêt, gar' que je passe!
J'y veux entrer, quand j' devrais accrocher.

Il l'embrasse.

SCENE VII.

LES MÊMES, GUÉNÉGAUD.

GUÉNÉGAUD.

Oh! oh! bride en main, monsieur le cocher.

LABRIDE.

Pardon, excusez, monsieur Guénégaud, mais vous connaissez mon amour pour votre fille, vous savez mes principes, diplomatiquement parlant, et je ne puis pas croire que vous me refusiez la main de l'adorable Cécile.

GUÉNÉGAUD.

C'est pourtant bien comme cela, Monsieur; j'ai promis ma fille, et je ne la dépromettrai pas pour vous faire plaisir.

LABRIDE.

Vous êtes bien fier, monsieur le Suisse de Quimper-Corentin.

GUÉNÉGAUD.

Et vous bien hardi, monsieur le cocher-postillon, de venir embrasser ma fille sous le vestibule du domicile paternel; m'entendez-vous, monsieur Labride?

LABRIDE.

Si je l'embrasse, c'est qu'elle l'a bien voulu, n'est-ce pas, Cécile?

CÉCILE.

On ne dit jamais qu'on veut ces choses-là.

GUÉNÉGAUD.

Tout cela est à merveille, mais elle en épousera un autre.

LABRIDE.

Ce mariage n'est pas encore fait, diplomatiquement parlant.

GUÉNÉGAUD.

Et qui l'empêchera!

LABRIDE.

Qui? moi! ne vous faites pas plus méchant que vous n'êtes.

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Les hommes, sont comm' les chevaux,
On les apprivoise, on les dresse;
On soumet tous les animaux,
Par la force ou par la caresse.
J'ai su réduir' les plus mutins,
Habile cocher, joyeux drille,
En leur donnant tous les matins,
Ou l' picotin, ou l' coup d'étrille. *Il sort.*

CÉCILE.

Ah! mon père! j'aimerais bien mieux être une simple plébéienne *Elle sort.*

SCÈNE VIII.

GUÉNÉGAUD, *seul.*

Ah! cet amour de ma fille n'est pas le seul chagrin que j'eusse! infortuné Suisse, ton père ne te donne que trop de tintoin, et sa passion pour le jeu... mais cachons bien ce que je viens d'apprendre; perdre dans une nuit soixante-dix francs au biribi... On vient.

SCENE IX.

GUÉNÉGAUD, M. BRUNET, LAPIERRE, *en chapeau à cornes.*

GUÉNÉGAUD.

Ah! ah! c'est monsieur Brunet, avec mon gendre.

BRUNET.

Serviteur au plus sobre et au plus aimable des Suisses du noble faubourg.

GUÉNÉGAUD.

Monsieur, soyez le bienvenu; mon gendre, je suis le vôtre.

LAPIERRE.

Trop d'honneur, M. Guénégaud! et je ne puis vous exprimer à quel point je suis flatté de l'insigne faveur que vous voulez bien me faire en m'acceptant pour votre gendre, car je suis sûr de trouver le bonheur auprès de Mademoiselle votre fille, à moins pourtant... parce qu'enfin les filles de Paris... Vous m'entendez bien.

GUÉNÉGAUD.

Ah! Monsieur, jamais dans le faubourg Saint-Germain.

BRUNET.

Monsieur Guénégaud a raison, partout ailleurs je ne dis pas, mais ici les femmes sont plus sages.

LAPIERRE.

Ou les maris sont plus patiens; nous disons donc, cher beau-père, que nous signons aujourd'hui le contrat.

GUÉNÉGAUD.

C'est bien mon intention, tout est préparé pour cela, mais je crois devoir vous assurer que vos dix-huit cents francs n'ont influé en rien sur mes déterminations.

LAPIERRE.

J'en suis persuadé...

GUÉNÉGAUD.

Vos qualités personnelles, votre nom, votre esprit, vos talens, votre chapeau à cornes.

LAPIERRE.

Monsieur, Monsieur....

GUÉNÉGAUD.

Au reste, le notaire est averti; et comme nous aurons toutes les notabilités des antichambres de l'arrondissement, c'est dans ce vestibule que nous placerons notre monde; Monsieur le baron ne recevant personne aujourd'hui, nous ne serons pas dérangés, et d'ailleurs ma maison est si petite... si petite pour un homme comme moi... mais si vous voulez entrer et vous reposer. J'ai des ordres à donner au sujet de la signature du contrat, et je suis à vous dans l'instant.

BRUNET.

Nous préférons rester sous ce vestibule; on est plus au frais.

GUÉNÉGAUD.

A votre aise, Messieurs. *Il sort.*

SCENE X.

LAPIERRE, BRUNET.

LAPIERRE.

Il a l'air un peu fier, le beau-père, mais ça lui va avec sa livrée cramoisie.

BRUNET.

C'est un excellent homme au fond, et ce mariage vous convient sous tous les rapports; vous avez de la fortune, il faut vous faire des protections, et comme Monsieur le baron aime beaucoup son Suisse et sa fille, vous voilà sur le chemin des places.

LAPIERRE.

Au fait, je ne suis pas plus bête qu'un autre, surtout aujourd'hui; avant l'héritage, je ne dis pas, mais dix-huit cents francs de rente, ça vous donne joliment d'esprit; êtes-vous bien sûr que le beau-père ne se dédira pas? j'ai peur que le Suisse ne soit Normand.

BRUNET.

Ne craignez rien; il tient beaucoup à vos dix-huit cents francs de rente.

LAPIERRE.

Il y tient! je le crois bien; et moi aussi j'y tiens; et dire que ça m'est venu comme ça tout d'un coup! je me couche pauvre; v'lan dans la nuit je fais mon héritage, et de cordonnier me v'là rentier. C'est bon d'être collatéral tout seul.

BRUNET.

Vous êtes bien sûr que vous n'avez pas d'autres parens que la défunte.

LAPIERRE.

Pas un! j'en avais que je ne connaissais même pas; l'un né à Chaillot, l'autre à Pontoise, mais ils sont

tous morts réciproquement, et c'est bien heureux pour eux et pour moi... qu'est-ce que j'entends?

SCENE XI.

LES MÊMES, GUÉNÉGAUD, PARENS, AMIS, VALETS, LE NOTAIRE; *ensuite* MADAME BOURGOGNE, LABRIDE ET CECILE.

GUÉNÉGAUD.

Entrez, entrez; voici tout le monde avec le notaire.

CHOEUR.

AIR : *Du Parlementaire.*

Nous accourons du voisinage,
Pour signer au gré de nos vœux,
A ce contrat de mariage,
Qui va faire ici deux heureux.

GUÉNÉGAUD, *à part.*

Et Bellechasse, mon fils, dit l'aimable chasseur, cher enfant, qui ne paraît pas! quelle situation paternelle! la joie sur la figure pour la fille, et la douleur dans l'ame pour le fils; pères! ayez donc des enfans.

CÉCILE.

Il n'est, hélas! plus d'espoir!

LAPIERRE.

Aimable demoiselle, permettez qu'avec la permission de votre père, je vous offre cette chaîne d'or... emblême heureux de l'esclavage où je vais entrer, en vous prenant pour ma légitime épouse.

CÉCILE.

Monsieur, vous êtes trop bon, mais...

GUÉNÉGAUD.

Acceptez, ma fille; une demoiselle bien née ne refuse jamais ces sortes de choses, par-devant notaire.

LAPIERRE, *à part.*

Et même sous seing-privé.

LE NOTAIRE.

Les noms et les prénoms des contractans?

GUÉNÉGAUD.

D'abord la prétendue, qui est ma fille.

LE NOTAIRE.

Commençons par le mari; comment s'appelle-t-il?

BRUNET.

Dites vos noms et prénoms.

LAPIERRE.

Je m'appelle, attendez que je cherche; je m'appelle Jean-Moinet Girafe-Pierrot de Lapierre.

LABRIDE.

Pierrot de Lapierre! se pourrait-il? Vous êtes le neveu de cette brave dame Girafe qui venait de l'autre monde?

LAPIERRE.

Et qui vient d'y retourner : elle est déménagée depuis un mois.

LABRIDE.

Déménagée! comment l'entendez-vous?

LAPIERRE.

C'est-à-dire qu'elle est morte en arrivant à Lyon.

LABRIDE.

Ma tante Girafe est morte!

TOUS.

Sa tante!

LAPIERRE.

Votre tante Girafe? mais dites-moi donc un peu, feue ma tante Girafe étant votre tante, je suis donc votre cousin.

LABRIDE.

Du côté droit. Oh! quel coup vous me portez-là! comment, elle est morte cette chère femme?

LAPIERRE.

Comment? vous êtes mon cousin... comme c'est heureux, (*ils s'embrassent.*) comme c'est heureux de se rencontrer comme ça entre parens.

LABRIDE.

Oui, c'est bien heureux.

GUÉNÉGAUD.

D'accord... Mais entendons-nous : si vous êtes cousins, alors monsieur Labride a droit à l'héritage aussi.

LAPIERRE.

C'est juste! et nous partagerons comme deux bons cousins, deux bons amis... Je ne l'avaïs jamais vu, mais c'est égal, puisqu'il dit qu'il est mon cousin.

GUÉNÉGAUD.

C'est fort bien! mais alors au lieu de dix-huit cents francs, vous n'avez plus que neuf cents livres; et ce n'est pas assez pour devenir le gendre d'un homme comme moi.

LAPIERRE.

Tiens, qu'est-ce que ça fait?

GUÉNÉNAUD.

Ça fait beaucoup... moins. Point d'argent, point de..; et neuf cents francs pour neuf cents livres, je donnerai la préférence à monsieur de Labride, qui aime ma fille, qui en est aimé, et qui a une bonne place.

LABRIDE.

Diplomatiquement parlant.

MADAME BOURGOGNE.

C'est bien parler ça.

LAPIERRE.

Comment! il faudra que je renonce aux douceurs de l'hymen avec mademoiselle Cécile! et vous, Mademoiselle?

CÉCILE.

Moi, j'obéis toujours à mon père, Monsieur.

LAPIERRE.

Perfide!

BRUNET.

Ne vous désolez pas, mon cher ami; vous ne resterez pas garçon pour cela J'ai justement un parti de neuf cents francs dans mon portefeuille; venez avec moi, et laissons ces gens qui me paraissent bien intéressés.

LAPIERRE.

Partons.

MADAME BOURGOGNE.

Enfin j'ai fait le bonheur de ma nièce.

TOUS ENSEMBLE.

AIR : *De Moïse.*

De ces lieux
Tous les deux
Partez / Partons } vite.
Que j' / Qu'il } évite
Un affront
Pour mon / Pour son } front.
Qu'une autre main.
Dès demain
Vous / M' } enchaîne.
Ah! quittez / Ah! quittons } le faubourg Saint-Germain.

LAPIERRE, *à Cécile.*

Ah! du moins faut il m' rendr' ma chaîne;
J'ai l' dessein
D' la voir sur un autr' sein.

Elle lui rend la chaîne.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

De ces lieux
Tous les deux, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le Théâtre réprésente une belle loge de concierge, des meubles en acajou et un piano. A travers la fenêtre on lit : Parlez au Concierge.

SCENE PREMIERE.

CHAUCHAT, *seul, ensuite les diverses Personnes qui frappent. On frappe.*

CHAUCHAT, *tirant le cordon.*

Voilà!

UN BOURGEOIS.

Monsieur Darfort, banquier.

CHAUCHAT.

Au premier au-dessus de l'entresol, la porte de velours. *On frappe.*

UN AUTRE BOURGEOIS.

A la Caisse.

CHAUCHAT.

Tiens, la Caisse... elle est fermée le dimanche.

LE BOURGEOIS.

On m'attend.

CHAUCHAT.

C'est différent... Eh bien! au rez-de-chaussée sur le derrière, au fond de la cour... C'est un fameux état que d'être banquier, et j'ai bien fait de quitter mon métier de cordonnier pour me mettre portier dans les finances : ici je finirai par m'arrondir tout en tirant le cordon... Moi, voilà le raisonnement que je me suis fait... Je suis le concierge d'un banquier; il fait la banque en grand, faisons-la en petit; il prête des millions au gouvernement, avançons de petites sommes aux particuliers : les petites sommes en rapportent d'autres petites, qui, en se réunissant, en formeront une grande, laquelle grande somme me rendra le plus riche concierge du faubourg Montmartre et de la Chaussée d'Antin. (*On frappe, il tire le cordon, on dépose le journal.*) Eh! l'ami, vous vous trompez, c'est la *Quotidienne* ça. (*on lui en donne un autre.*) Dans ce quartier-ci nous ne donnons pas dans la *Quotidienne*.

On frappe.

LE FACTEUR.

Trois sous.

CHAUCHAT.

Voilà... laissez la porte ouverte, s'il vous plaît. Ah! ah! c'est une lettre de monsieur Picpus, portier-savetier au faubourg Saint-Antoine. (*il lit.*) « Mon ami... » Tiens, son ami! il y a pourtant une fameuse distance de lui à moi. « Celle-ci est pour t'annoncer que je marie » Javotte ma fille et ta filleule. » Comment! sans m'avoir consulté. « Je n'ai pas encore de mari; mais » monsieur Brunet, le marieur, s'est chargé de lui » trouver un brave homme qui ait deux bons bras, de » la santé et de la gaîté. Il vient de me faire dire qu'il

» avait un futur tout prêt. Comme c'est demain qu'il » doit me le présenter, je t'invite à une grande fête » que je donne. » Allons, tout le monde s'en mêle. « Une grande fête que je donne dans ma loge; il y aura » bal, concert, et un biribi pour les amateurs » Tout ça dans sa loge, qui est grande comme ma poche! Ah! ça, il est donc fou. Pardine j'irai, ne serait-ce que pour voir ça. « Je t'attends donc, » Je t'attendons! comme on parle au faubourg Saint-Antoine! « avec ton aima- » ble fille, Malvina. Ton collégue et ami Picpus, » portier-savetier. »

Ah! il y a un *Post-Scriptum.*

« Une mise soignée est de rigueur; car j'attends des » personnes conséquentes, des Suisses du faubourg » Saint-Germain, des épouses de valets-de-chambre, » et des gardiens de la Ménagerie royale. »

Oh! oh! il paraît qu'il se met en dépense le savetier; mais qu'est-ce qui vient donc là? Ah, c'est monsieur Bellechasse, le chasseur de cette jolie veuve, notre voisine! C'est drôle comme toutes les veuves en disponibilité aiment la Chaussée-d'Antin.

SCÈNE II.

CHAUCHAT, BELLECHASSE.

BELLECHASSE.

Bonjour, monsieur Chauchat. Eh bien! comment va la banque?

CHAUCHAT.

Mais toujours assez bien, monsieur Bellechasse, et le service?

BELLECHASSE.

Vous voyez un homme qui est sur le point de perdre sa place.

CHAUCHAT.

On chasserait le chasseur ?

BELLECHASSE.

Non, mais le chasseur s'ennuie proprement d'être en condition; vous me croirez si vous voulez, père Chauchat, mais la livrée, ça m'embête, j'aimerais mieux avoir vingt mille livres de rentes... ma parole d'honneur.

CHAUCHAT.

Je vous crois sans peine, mais pourtant vous n'avez pas à vous plaindre... vous êtes au service d'une jolie veuve, fort riche, qui a pour vous des attentions.

BELLECHASSE.

Oui, qu'elle en a... elle en a trop peut-être.

CHAUCHAT.

Et puis vous êtes le fils unique, avec une fille seulement, d'un Suisse du faubourg Saint-Germain, et votre père...

BELLECHASSE.

Mon père! mon père est père, il a le préjugé de son emploi; il a une bonne place, dans laquelle je lui succéderai un jour, mais obligé de vivre dans le faubourg Saint-Germain, il a contracté des manières, des habitudes, et puis on a tiré le canon avant sa naissance.

CHAUCHAT.

Qu'entendez-vous par ces paroles mystérieuses?

BELLECHASSE.

Je veux dire qu'il n'a pas inventé la poudre.

CHAUCHAT.

Je comprends la métaphore... Mais où voulez-vous en venir?

BELLECHASSE.

Mon cher monsieur Chauchat, le rang, les honneurs,

la naissance, le faubourg Saint-Germain, il y a diablement de fumée dans tout ça; vous me croirez si vous voulez, le véritable bien, c'est l'argent.

CHAUCHAT.

C'est l'or!

BELLECHASSE.

Ah! *libitum.*

CHAUCHAT.

L'or! voyez-vous, c'est mon système politique.

BELLECHASSE.

Je voudrais bien partager votre système, père Chauchat!... car vous êtes riche, vous, et si j'osais proposer un emprunt...

CHAUCHAT.

Osez, mon cher, puisque je prête, il faut bien qu'on emprunte; combien vous faut-il?

BELLECHASSE.

Il me faut... d'abord êtes-vous en fonds?

CHAUCHAT.

Oui, assez, à moins que vous n'ayez besoin de mille et de cent, car alors il faudrait vous adresser au banquier d'en haut... qu'est-ce qu'il vous faut?

BELLECHASSE.

Il me faut quinze francs.

CHAUCHAT.

Ça vous coûtera dix francs pour deux mois.

BELLECHASSE.

Comme qui dirait soixante pour cent pour un an; vous me croirez si vous voulez, mais je trouve que c'est un emprunt un peu cher.

CHAUCHAT.

Bah! vous vous retirerez sur la quantité, vous allez me faire un bon sur vos gages?

BELLECHASSE.

Ah! père Chauchat, si vous vouliez, je vous ferais une reconnaissance sur mon mariage; vous savez combien j'aime votre fille, j'aurais tant de plaisir à entrer dans la famille des Chauchat.

CHAUCHAT.

C'est des attrapes minette que tout ça! il faut à ma fille un homme qui ait de quoi la faire briller; vous savez combien elle est coquette, ma petite Malvina.

BELLECHASSE.

Mais cela lui va si bien.

CHAUCHAT.

Il lui faut enfin un homme de finance; il y a déjà sur les rangs trois porteurs de la banque, et un employé des ateliers de la Monnaie, ce sont des partis fort sortables; mais je crois que je me déciderai à marier Malvina à un certain particulier qu'on doit me présenter aujourd'hui, et qui n'a pas moins de neuf cent francs de rentes.

BELLECHASSE.

Neuf cent francs de rentes, c'est donc un homme...

CHAUCHAT.

Je l'espère.

BELLECHASSE.

Mais plaît-il à Malvina?

CHAUCHAT.

Il lui plaira quand elle le verra; d'ailleurs, dans la Chaussée-d'Antin, les filles ne font que la volonté de leur père, et Malvina est tout le portrait de sa mère.

BELLECHASSE.

De sa mère... il se peut; vous me croirez si vous voulez... elle ne vous ressemble pas du tout.

CHAUCHAT.

C'est l'effet de la localité; mais restez-là, et gardez

la loge, je vais à la banque de Monsieur, changer quarante francs, pour vous donner votre somme.

BELLECHASSE.

Je vous attends... ne me faites pas droguer trop long-tems. *Il sort.*

SCENE III.

BELLECHASSE, *seul.*

Oh! ces banquiers, ça ne voit que l'argent! je suis fâché maintenant de ne lui en avoir point demandé davantage, n'importe, avec quinze francs il y a de quoi faire sauter toutes les banques de biribi du faubourg Saint-Marceau, et si la fortune m'a été volage la nuit dernière, j'espère que cette nuit ici... je tiens la martingale, demain j'aurai de l'argent, après demain je dis bon soir au service, j'établis une roulette de contrebande dans le faubourg Saint-Antoine... à moi le rateau, et ma fortune est faite; d'ailleurs, Malvina m'aime, plusieurs fois elle m'a dit : ah! chasseur, chasseur... et si je pouvais la décider à me donner la main, ça me mettrait sur un bon pied. Silence! je crois que la voici, elle n'est pas seule... mais Dieu! quelle est brillante!... on dirait l'épouse du banquier.

Elle va se placer à la table.

SCENE IV.

BELLECHASSE, MALVINA, ADÈLE.

MALVINA.

Entre donc, Adèle; c'est bien aimable à toi d'être venue me voir en passant.

ADÈLE.

Des amies d'atelier, ça ne s'oublie pas.

AIR : *Nouveau de M. Blanchard.*

Nous amusions-nous !
Dans l'atelier que nous étions contentes,
Quand un chaland nous faisait les yeux doux,
Et qu' nous prenions des min's bien innocentes.
Nous amusions-nous !

ADÈLE.

Même air.

Nous amusions-nous !
Au mélodram' qui nous offrait tant de charmes ;
Messieurs Marty, Frédéric, quels bijoux !...
Quand ils nous f'saient pleurer à chaudes larmes...
Nous amusions-nous !

Mais dis donc, Malvina, quoique c'est donc que ce meuble-là, qui tient presque toute votre loge ? c'est y pas une épinette ?

MALVINA.

Non, c'est un piano.

ADÈLE.

Est-ce que tu en pinces ?

MALVINA.

Oui, la maîtresse de Mam'zelle me donne des leçons *gratis* en passant, parce que je lui ai fait prêter de l'argent par notre Monsieur.

BELLECHASSE, *à part.*

Ah ! ah ! elle fait prêter de l'argent par le banquier !.. ce serait bien la femme qu'il me faudrait.

ADÈLE.

C'est donc un bon enfant, que ton Monsieur ?

MALVINA.

Je t'en réponds ; veux-tu que je t'exécute une sonate ?

ADÈLE, *à part.*

C'est pour faire son embarras. (*haut.*) Je n'ai pas le tems, il faut que je parle à monsieur François, le garçon de recette de la maison.

MALVINA.

Tu connais monsieur François, Adèle?

ADÈLE.

Oui, c'est le cousin d'un monstre de ma connaissance, et je veux qu'il parle à son cousin, pour z'y dire que s'il ne m'épouse pas, j'y arracherai les yeux.

MALVINA.

Tu as donc des peines de cœur, Adèle?

ADÈLE.

Je ne sais pas si c'est des peines de cœur ou d'autre chose; mais je cours après un volage qui me promène de quartier en quartier; hier il était dans le faubourg Saint-Germain, aujourd'hui, il est dans le faubourg Montmartre, et il sera demain je ne sais où, à moins que je ne l'attrape, et alors il faudra qu'il m'épouse ou qu'il dise pourquoi... Au revoir, Malvina.

MALVINA.

Ecoute!.. puisque tu connais monsieur François, attends-moi dans le corridor de la caisse, j'ai à te parler.

ADÈLE.

A moi?...

BELLECHASSE, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle a à lui dire?

ADÈLE.

Est-ce que tu aurais aussi des peines de cœur?

MALVINA.

Ah! ma pauvre Adèle, si tu savais que les filles riches sont à plaindre.

ADÈLE.

Celles qui sont pauvres le sont bien davantage.

MALVINA.

On nous marie par force.

ADÈLE.

Et nous, on ne nous marie pas du tout, c'est bien pire.

AIR : *Gagnons tout doucement la porte.*

Adieu, du moins l'espoir te reste;
Car les maris, on sait cela,
Qu'on les aime ou qu'on les déteste,
Sont toujours ce qu'on les f'ra.

MALVINA.

J'ignore encore, ô peine extrême!
Avec qui l'on me mariera;
Mais si j' n'épous' pas celui qu' j'aime,
Gare à celui qui m'épous'ra.

ENSEMBLE.

Adieu, du moins, etc. *Adèle sort.*

SCENE V.

BELLECHASSE, MALVINA.

BELLECHASSE, *à part.*

Elle en tient pour quelque mauvais sujet; si c'était pour moi. (*haut.*) Belle Malvina.

MALVINA.

Ah! vous m'avez fait peur.

BELLECHASSE.

Ne craignez rien, c'est le chasseur. Votre père vient de me dire que vous alliez épouser un bourgeois.

MALVINA.

Je veux rester demoiselle comme je suis.

BELLECHASSE.

Comme vous êtes, c'est différent. Je croyais que vous m'aimiez.

MALVINA.

Rester demoiselle, ça n'empêche pas le sentiment. Cependant si mon père ordonne...

BELLECHASSE.

Vous me croirez si vous voulez, mais votre père me fait l'effet d'une vertueuse Ganache.

MALVINA.

A qui le dites-vous?

BELLECHASSE.

Malvina!... fille romantique, la fleur des faubouriennes de Montmartre, je vous aime, vous le croirez si vous voulez; je veux vous épouser... sans farce. Votre père va revenir... quand pourrai-je vous reparler?

MALVINA.

Dimanche à Saint-Mandé, comme l'autre fois... Nous y allons dans le landeau du tapissier, du faubourg, c'est mauvais genre, je le sais bien, mais c'est commode.

BELLECHASSE.

C'est vrai... c'est suspendu.

Air :

Comm' tout l' mond' veut fair' figure,
Les tapissiers, depuis quelqu' tems,
Font aller leurs meubl's en voiture,
Et les grands jours ils mettent leurs femmes dedans.
C'est c' qui fait dir', faut j'en convienne,
Que leurs équipag's merveilleux
Portent du neuf tout' la semaine,
Et le dimanch' ne portent que du vieux.

MALVINA.

Je ne crains pas qu'on dise cela de moi; et je vous y attends.

BELLECHASSE.

L'argent que j'emprunte à vot' père servira à vous y faire danser. *Il lui baise la main.*

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHAUCHAT.

CHAUCHAT.

Ne vous gênez pas, monsieur le chasseur.

BELLECHASSE.

Pardon, monsieur Chauchat; c'est que je suis dilettantot, et je baisais cette main qui en pince si joliment.

CHAUCHAT.

Ah! c'est pour la musique italienne.

BELLECHASSE.

Yès.

CHAUCHAT.

C'est différent. Voici votre argent.

BELLECHASSE.

Voici votre reçu, et là-dessus.

AIR :

Belle Malvina, je vous quitte;
Et, si c'est un vrai déplaisir,
Sur les aîles d'amour bien vite
Ici je saurai revenir.

CHAUCHAT.

Voyez comme il fait d' l'étalage
Avec son chapeau z'à plumet!
On dirait le coq du village.

BELLECHASSE.

Je suis l' coq de la rue Cadet.

ENSEMBLE.

Belle Malvina, je vous quitte, etc.

CHAUCHAT.

Allons, Monsieur, décampez vite, etc.

MALVINA.

Allons, Monsieur, partez bien vite, etc.

SCENE VII.

CHAUCHAT, MALVINA.

CHAUCHAT.

Toi, ma fille, va porter ces lettres et les journaux

à Monsieur... J'attends monsieur Brunet, et un autre Monsieur pour ton mariage, je veux être seul avec eux.

MALVINA, *à part.*

Courons au corridor de la caisse. *Elle sort.*

CHAUCHAT.

Mais, Dieu me pardonne, voici monsieur Brunet avec mon gendre, sans doute ?

SCÈNE VIII.

CHAUCHAT, M. BRUNET, LAPIERRE.

BRUNET.

M. Chauchat, je vous présente le gendre sur lequel nous sommes tombés d'accord hier soir.

CHAUCHAT.

M. Lapierre, soyez le bien venu! Je suis un homme tout rond, qui n'aime pas les cérémonies : vous avez neuf cents francs de rentes... vous pensez bien.

LAPIERRE.

Monsieur, je pense comme à la Chaussée-d'Antin.

BRUNET.

Je vous le garantis sous tous les rapports moraux, sociaux et conjugaux.

LAPIERRE.

Et moi, Monsieur, d'après tout le bien qu'on m'a dit de mademoiselle Chauchat.

CHAUCHAT.

Ce n'est pas pour me vanter; mais c'est du beau et du solide, c'est bien constitué.

LAPIERRE.

C'est l'essentiel.

CHAUCHAT.

AIR : *De Préville.*

Jusqu'à ma caiss' suivez-moi, monsieur Pierre,
Nous réglerons la dot de mon enfant,
Je n' lui donn' pas de quoi la rendre fière.

LAPIERRE.

C'est bien assez de lui donner d' l'argent;
Industriels, ne cherchons qu' l'opulence,
A notre sort soyons tous résignés,
Tous ces brav's gens qui n'ont que d' la naissance,
Me font l'effet de vieux écus rognés.

TOUS TROIS.

Tous ces braves gens etc. *Ils sortent.*

SCENE IX.

MALVINA, *seule, entrant furtivement.*

Le plus souvent que je me laisserai sacrifier! D'ailleurs je n'aime pas le mariage, moi, c'est bon pour les petites filles; mais quand on a des manières, un ton, et qu'on est dans les finances, il faut rester demoiselle, c'est l'moyen de se faire respecter et estimer d'un chacun. Mon père est là avec mon prétendu; ils conviennent de tout, mais moi je ne conviens de rien. Je n'ai pas l'air d'y toucher; mais quand on en sera à la signature du contrat, mon papa verra que je suis tout le portrait de ma mère : il n'y verra que du feu.

SCENE X.

MADAME BOURGOGNE, MALVINA.

MADAME BOURGOGNE.

Je crois que j'arrive encore à tems. Bonjour. Malvina.

MALVINA.

C'est vous, ma marraine?

MADAME BOURGOGNE.

Silence! Ton père est sorti ?

MALVINA.

Il est là.

MADAME BOURGOGNE.

Alors parlons bas.

MALVINA.

De quoi?

MADAME BOURGOGNE.

De ce pauvre Bellechasse. Je m'intéresse à lui; c'est un gentil chasseur, qui fera son chemin dans les antichambres du faubourg Saint-Germain, et il faut absolument qu'il t'épouse.

MALVINA.

J'aimerais mieux ne pas me marier.

AIR : *Vaudeville du petit Courrier.*

Je s'rais plus libre assurément

MADAME BOURGOGNE.

C'est une erreur, ma chère amie,
Apprends que l'on ne se marie
Que pour êtr' plus libre à présent.

MALVINA.

Pour vivr' long-tems l'on prétend même
Que les maris ne valent rien.

MADAME BOURGOGNE.

Bah! moi j' suis à mon quatrième,
Et tu vois que je m' porte bien.

Bellechasse est un excellent garçon qui vous convient parfaitement. Si vous étiez la fille d'un suisse, ce serait peut-être trop peu de chose; mais la fille d'un concierge peut s'allier avec un chasseur.

MALVINA.

Apprenez, ma marraine, que j'ai le cœur aussi bien placé que la fille d'un suisse.

MADAME BOURGOGNE.

Je ne dis pas le contraire, mais parlons vite et parlons beaucoup : votre père n'a qu'une place de concierge, et c'est Bellechasse qu'il vous faut. D'abord je me suis mis ce mariage en tête, et j'ai dit à Bellechasse ce qu'il fallait faire pour faire manquer celui qui se prépare; ainsi ne vous étonnez pas de ce qui va arriver.

AIR : *Voici madame de Merville.*

Malgré vot' père je m'engage,
A fair' manquer cette union.

MALVINA.

Ell' fera mon bonheur, je gage,
Par esprit de contradiction;
De cet hymen je s'rais sauvée,
Mais si papa l' veut, quel tourment.

MADAME BOURGOGNE.

Vous êtes trop bien élevée,
Pour n'avoir pas un sentiment.

ENSEMBLE.

Malgré vot' père, etc.

MALVINA.

Malgré mon père, etc.

Madame Bourgogne sort.

SCENE XI.

MALVINA, *ensuite* CHAUCHAT, LAPIERRE, BRUNET.

MALVINA.

Qu'est-ce qu'elle a donc dit à monsieur Bellechasse, et de quoi se mêle-t-elle?

CHAUCHAT.

Ainsi tout est conclu entre nous; mon enfant, je te présente ton prétendu, monsieur Lapierre, qui nous fait l'honneur de t'épouser, c'est un homme fort aimable.

LAPIERRE.

Oui, Mademoiselle, je suis fort aimable, mais je le serais encore bien plus, si j'étais aimé... et en attendant, Mamzelle, je vous prie de vouloir bien accepter cette chaîne d'or, emblême heureux de l'esclavage...

MALVINA.

Puisqu'elle est d'or, ce n'est pas de refus, je vous remercie. Papa, je vais ordonner qu'on mette le couvert. *Elle sort.*

CHAUCHAT.

Ordonnez, ma fille... vous le voyez, elle a l'air d'une banquière. Mais voici toute la famille.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PARENS, AMIS, etc.

AIR : *Les Montagnards.*

CHOEUR.

Allons,
Signons,
A ce doux mariage;
Allons,
Signons,
Et qu' l'amour les engage;
Tous les parens, tous les amis,
Se trouvent ici réunis.
Allons,
Signons.

CHAUCHAT.

Mes chers parens, je vous présente monsieur Lapierre, qui voudrait que nous nous alliâmes avec lui; c'est un bon enfant qui a des moyens et de l'esprit, à raison de neuf cents francs de rente.

SCENE XIII.

LES MÊMES, BELLECHASSE, MADAME BOURGOGNE.

BELLECHASSE, *accourant.*

Grande nouvelle! grande nouvelle!

AIR : *Ah! que je sens d'impatience.*

Ah! je suis plus heureux que sage,
Et j' puis paraître avec éclat;
Je viens de fairè un héritage,
Embrassez-moi, mon cher Chauchat.
A d'venir votre gendre,
Maint'nant je puis prétendre.

CHAUCHAT.

Vous arrivez trop tard.

LAPIERRE.

Ah! le Jobard.

BELLECHASSE.

Vous aurez bientôt mis l' paraphe,
Lorsque vous connaîtrez mon bien.

CHAUCHAT.

Il n'en sera rien,
Car pour ce lien,
Nous avons choisi
Un autre mari.

LAPIERRE.

Je suis le mari,
Et je plais beaucoup.

BELLECHASSE.

Moi j'aim' comme un fou,
Ça veut dir' beaucoup,
Beaucoup,
Beaucoup.
Ah! ma bonne tante Girafe!

TOUS.

Girafe!

BELLECHASSE.

Quelle peine et quel plaisir de savoir que tu es défunte! quand je pense que je vais te devoir mon bonheur, car monsieur Chauchat calcule trop bien pour résister à mon amour, et il aime trop sa fille pour ne pas céder à mes écus... Ah! ma bonne tante, si tu étais là!

Girafe! (*bis.*)
Je te saut'rais au cou.

LAPIERRE.

Comment, encore un cousin?

CHAUCHAT.

Comment, c'est votre tante qui était la sienne; mais alors vos neuf cents francs n'en valent plus...

MADAME BOURGOGNE.

Que six!

LAPIERRE.

Plus j'augmente en parens, plus je diminue en fortune.

CHAUCHAT.

C'est que ça change bien la thèse.

MADAME BOURGOGNE.

Et quand on est dans la banque, il faut y regarder à deux fois.

CHAUCHAT.

Alors ma fille est à Bellechasse.

TOUS.

C'est juste!

BELLECHASSE, *à part.*

Ah! comme je vais jouer à la roulette avec la dot.

LAPIERRE.

Mais vous disiez qu'un banquier n'avait que sa parole.

CHAUCHAT.

Oui, sans doute, tant qu'il y a à gagner.

LAPIERRE.

Quoi, c'était donc pour l'argent?

TOUS.

Air *nouveau de Blanchard.*

L'argent! (*ter.*)
Fait tout dans cette vie;
C'est lui seul qui marie
Le petit comm' le grand;
Et partout hautement,
On s'écrie à présent:
L'argent.

CHAUCHAT.

Ma fille épouse Bellechasse,
Faut-il tourmenter son cœur.

BELLECHASSE.

Ah! le bon père!

LAPIERRE.

O le farceur!
Ainsi donc c'est moi que l'on chasse.

BELLECHASSE.

On n' vous chass' pas, on vous remplace;
Quand elle va
Savoir ça,
Quelle joi' pour Malvina.

TOUS, *appelant.*

Malvina!

SCENE XIV.

Les mêmes, UN VALET.

LE VALET.

Mademoiselle Malvina vient de monter dans le cabriolet de la recette, avec François, et elle m'a dit de vous remettre cette lettre et cette chaîne. *Il les remet.*

CHAUCHAT.

Ma fille! qu'est-ce que cela veut dire! (*Il lit.*)
« Mon cher papa, excusez si je me fais enlever. »

TOUS.

Enlever!

CHAUCHAT, *continuant.*

« Mais je ne veux ni de monsieur Lapierre, ni de son ar-
» gent, ni de sa chaîne que je lui renvoie; j'aime mieux rester
» toujours fille et vous manquer de respect, avec lequel j'ai
» l'honneur d'être votre fille soumise, MALVINA.

C'est tout le portrait de sa mère. Malheureux père!

BELLECHASSE.

Malheureux amant!

LAPIERRE.

Malheureux prétendu!

BRUNET.

Ne vous désolez pas, j'ai un autre parti de six cents francs dans mes cartons.

LAPIERRE.

Dans quel quartier?

BRUNET.

Au faubourg Sant-Antoine

LAPIERRE.

Vite, un fiacre à l'heure, et que ça finisse. Ah! dites donc, concierge, rendez-moi ma chaîne.

CHAUCHAT.

Est-ce que je ne vous ai rien prêté dessus?

LAPIERRE.

Laissez-donc. (*Il reprend sa chaîne.*)

REPRISE DU CHOEUR.

L'argent (*ter.*), etc.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une cour; au fond, en face, une porte de remise fermée. A travers l'œil de bœuf on voit de la lumière ; à droite, la loge de Picpus, sur laquelle est écrit : Parlez au Portier.

SCENE PREMIERE.

JAVOTTE, *seule, balayant la cour.*

Mon père! dites donc mon père! ne vous réveillez pas... c'est aujourd'hui lundi, je tirerai le cordon jusqu'à sept heures... Les enragés, ils jouent encore! ils sont pourtant là depuis hier soir! et c'est bien désolant d' voir d' bons ouvriers perdre dans une nuit ce qu'ils ont eu ben de la peine à gagner en plusieurs jours.

SCÈNE II.

JAVOTTE, PICPUS.

PICPUS.

Javotte! est-ce que ça va toujours la rouge et la noire?

JAVOTTE.

Ah! mon dieu, oui.

PICPUS.

Vous êtes une bête, ma fille... Est-ce que vous ne savez pas qu'il faut mettre tout le monde à la porte dès qu'il fait jour? Si l'on découvrait qu'il y a ici un jeu... (*allant à la remise, et ouvrant la porte qui laisse*

voir les joueurs.) Allons, allons, eh! les autres, c'est assez jouer comme ça; il faut sortir.

LE BANQUIER, *faisant tourner la roulette.*

Encore ce coup, père Picpus... Faites vos jeux, Messieurs; jeu fait! rien ne va plus : double zéro noir, pair et passe.

LES JOUEURS.

Malédiction!

LE BANQUIER.

La séance est levée... à ce soir.

PICPUS.

Sortez par la petite porte, et éteindez les lumières.

SCENE III.

PICPUS, BELLECHASSE, *qui sort de la remise.*

BELLECHASSE.

En avant la monnaie! Père Picpus, la nuit a été bonne, vous me croirez si vous voulez. (*Il fait sonner l'argent qu'il a dans son chapeau.*)

PICPUS.

Vous avez gagné tout ça, monsieur Bellechasse?

BELLECHASSE.

Avec quinze francs que je venais d'emprunter à monsieur Chauchat.

PICPUS.

J'espère que vous allez commencer par les lui rendre.

BELLECHASSE.

Le plus souvent! il n'y a rien qui porte malheur comme de rendre ce qu'on enprunte. Moi, d'abord, j'ai un principe : quand on doit, il ne faut jamais payer.

PICPUS.

Comment! il ne faut jamais payer?

BELLECHASSE.

Oui, il ne faut jamais payer avec l'argent du jeu, parce qu'il ne nous appartient pas... Celui-là, par exemple, je l'ai gagné, il est à moi; eh bien! vous me croirez si vous voulez, mais je me ferais un scrupule de l'employer à autre chose qu'au jeu.

PICPUS.

Mais si vous gagnez toujours.

BELLECHASSE.

Alors je jouerai toujours, je jouerai trente ans; c'est la vie d'un joueur. Savez-vous ce que c'est que la Vie d'un Joueur?

PICPUS.

C'est pas grand' chose.

BELLECHASSE.

C'est rien du tout. Un joueur joue, son brave homme de père meurt de chagrin. Tout de suite, quinze ans après, il fait des faux; et quand un ami veut le sauver, v'lan! il le tue d'un coup de pistolet... Tout de suite encore, quinze ans après, il tue un voyageur; et quinze minutes après, plus tard, il tue son fils; et de v'lan en v'lan, vous allez voir où ça le mène.

AIR : *De la Philosophie.*

Après avoir tué tout c' qu'il aime,
Dans sa rage et son désespoir,
V'lan! il cherche à se tuer lui-même :
Faut convenir que c'est bien noir.
Mais v'lan! v'là qu' la gendarmerie
L'empoigne, il tomb', v'lan! on le prend;
C'est ainsi qu'il descend gaîment
Le fleuve de la vie.

PICPUS.

Monsieur Frédéric devrait être un exemple pour vous.

BELLECHASSE.

Oh! pour monsieur Frédéric, il joue bien; il y a plaisir à le voir jouer. Quel scélérat! Vous me croirez si vous voulez; mais je trouve qu'il a du talent. (*On entend sonner huit heures.*) Quelle heure qui sonne là?

PICPUS.

Huit heures à Picpus.

BELLECHASSE.

Comment, j'ai joué depuis huit heures du soir?

PICPUS.

Ni plus ni moins.

BELLECHASSE.

Oh! alors, c'est trop peu gagner pour avoir joué si long-tems. Allons, pour faire mon lundi, je vas dormir un peu; de là j'irai me promener dans un fiacre toute la journée, je dînerai à la barrière, avec du vin à quinze, et ce soir, en avant la roulette!

PICPUS.

Quel mauvais sujet vous faites!

BELLECHASSE.

Je ne dis pas non; mais on me fait du chagrin; il faut que je me fasse du plaisir.

PICPUS.

Vous avez du chagrin, vous?

BELLECHASSE.

Oui! des chagrins! des tourmens! (*il soupire.*) J'aimais! Que dis-je? j'aime encore! ça me revient toujours quand j'ai de l'argent. Vous me croirez, si vous le voulez; mais je trouvais la fille de monsieur Chauchat si jolie, que je l'aurais épousée.

PICPUS.

En vérité!

BELLECHASSE.

Parole d'honneur, je me risquais; mais v'là qu'au

moment ous qu'on allait la marier avec un autre bambocheur, p'sit...

PICPUS.

Quoi? p'sit...

BELLECHASSE.

Enlevée!

PICPUS.

Enlevée! Elle? monsieur Bellechasse, parlez un peu mieux de cette jeunesse; mam'zelle Malvina ne s'est pas faite enlever du tout, seulement elle s'est enfuite avec un jeune homme de chez son père, pour ne pas épouser le mari qu'on voulait lui donner. Elle est ici.

BELLECHASSE.

Ici? Elle serait ici?... Elle serait innocente. Vous me croirez si vous le voulez, mais je ne l'aurais jamais cru. Ah! papa Picpus! brave homme de père Picpus! permettez que je l'entretienne...

PICPUS.

Comment?

BELLECHASSE.

Je veux dire que j'aie avec elle un entretien pour la décider à m'épouser.

PICPUS.

C'est ça, pour aller jouer sa dot, comme monsieur Frédéric.

BELLECHASSE.

Vous ne le croyez pas, papa Picpus.

AIR : *Allons réveiller tout le monde.*

Fait' que j'épouse ce beau brin d' fille,
Et je s'rai bien reconnaissant
Si j'entre dans cette famille;
Je gagne au moins deux cents pour cent.
Ce soir j' fais sauter la roulette.

PICPUS.

Pour vous je pourrai bien parler,
Songez que c'est une fille honnête.

BELLECHASSE.

Ah ! comm' je vais martingaler.

ENSEMBLE.

Fait's que j'épouse, etc.

PICPUS

Pour que t'épouse ce beau brin d' fille,
Je te second'rai, mon enfant;
Mais en entrant dans c'te famille,
Sois sag' pour êtr' reconnaissant. *Bellechasse sort.*

SCENE IV.

PICPUS, *seul.*

N'oubliez pas que ma fête est pour ce soir; il y aura des jolies femmes et du vin de la comète. (*on entend le bruit d'une voiture.*) Ah! ah! c'est monsieur Moussant le brasseur, avec son baquet.

SCÈNE V.

PICPUS, MOUSSANT, *en costume de brasseur*

MOUSSANT.

Oh! oh! Turbulent!... ni bonjour, ni bonsoir, père Picpus.

PICPUS.

Toujours farceur, monsieur le brasseur.

MOUSSANT.

Un peu allumé, comme vous voyez, de vin, de colère et d'amour; c'est donc vrai que vous voulez marier Javotte à un particulier.

PICPUS.

Si vous voulez bien le permettre, monsieur le brasseur.

MOUSSANT.

Voilà précisément ce que je ne permets pas du tout, monsieur le portier.

PICPUS.

Mais ma fille est ma fille.

MOUSSANT.

C'est dans les probabilités de la société, père Picpus, je ne suis pas venu pour vous démentir, mais je suis venu en passant, pour vous dire... oh! oh! Turbulent... je suis venu pour vous dire que si vous voulez briser les nœuds formés à nous trois, Javotte, moi et l'amour, je vous régale d'un rafraîchissement dans notre baquet de science.

PICPUS.

Oser me menacer.

MOUSSANT.

AIR : *Nouveau de M. Blanchard.*

Je vous respect', je vous révère,
Vous êt's le pèr' de mon objet;
Mais si je perds cell' qui m'est chère,
Gare le fouet! gare le fouet!
Clic, clac, vous savez le proverbe;
Je suis doux à manger de l'herbe,
Mais si l'on m'offens', nom d'un chien,
La main sur la hanche,
Et l'aut' haute et franche,
Voilà l' cœur et l' maintien
Du vrai faubourien.

Même air.

Depuis deux ans j'aime Javotte,
J'ai travaillé pour mon objet;
Et v'là qu'un faquin me dégotte,
Gare le fouet! gare le fouet!
Clic, clac, vous savez le proverbe,
Je suis doux à manger de l'herbe;
Mais si l'on m'offens', nom d'un chien,
Avoir l'ame sensible,
Mais l' poignet terrible,
Voilà l' cœur et l' maintien
Du vrai faubourien.

PICPUS.

Je me moque de vot' cœur sensible, et de vot' poignet terrible; mais si vous me touchez, je vous coupe la respiration avec mon haleine. Ma fille est à moi.

MOUSSANT.

Vous me direz tant oui, que je dirai non! mais ça ne fait rien à la chose, elle est major!... je vous estime, et je vous respecte, père Picpus, mais si vous donnez votre fille à un autre, je vous donne des calottes! voilà comme nous sommes dans not' faubourg Saint-Antoine... arrangez-vous là-dessus. Je viendrai savoir votre réponse à l'heure du dîner... il est neuf heures, et il faut être à midi à la rue Saint-Denis. (*il fait claquer son fouet.*) Tire à dia, Turbulent... n'ayez pas peur, celui-ci n'est pas pour vous, je vous considère, mais, eh! hue! *Il sort.*

SCÈNE VI.

PICPUS, *seul.*

L'insolent! vouloir épouser une fille innocente de force; oh! nous verrons... Monsieur Brunet, le marieur, va venir avec le gendre qu'il m'a trouvé, et que j'ai vu hier soir; tout est arrangé, et comme le contrat va t'être signé, il faudra bien que le brasseur prenne son parti, ou bien on le fera sauter plus haut que sa bière. (*il appelle.*) Javotte! Javotte!

SCENE VII.

PICPUS, JAVOTTE.

PICPUS.

Arrivez donc, quand on vous appelle.

JAVOTTE.

Me voilà, mon père, j'étais avec mam'zelle Cécile,

qui est entrée dans la boutique du tapissier, et qui vient d'apporter de bonnes nouvelles à cett' pauvre Malvina... Elle épousera son amoureux, elle!

PICPUS.

Belle chose!!... la v'là dans la gueule du loup! qu'elle aille voir madame Dorval, elle verra ce que c'est que la moitié d'un joueur.

JAVOTTE.

Ah! bah! quand on aime, le chagrin, les tourmens, les coups de poing, çà fait plaisir, et si monsieur Moussant...

PICPUS.

Javotte, taisez-vous; je vous marie à un homme qui a six cents livres de rente, je crois que ça vaut mieux que votre ivrogne de brasseur, qui vous aurait bu tout ce que je vous donne après moi... allons, Javotte, allez préparer le couvert au premier, vous savez qu'il n'y a pas de locataires dans la maison en ce moment, attendu qu'on va la jeter par terre pour la mettre sur l'alignement.

JAVOTTE.

Mais nous n'aurons jamais assez de verres.

PICPUS.

On en mettra un par trois personnes.

JAVOTTE.

Et des fourchettes?

PICPUS.

On mangera sur le pouce; mon Dieu que t'es t'interrogateuse.

JAVOTTE.

Je vas faire queuqu' coup de tête, c'est sûr.

PICPUS.

Javotte, restez auprès de vot' père, ou je vous donnerai ma malédiction, comme monsieur Moessard. V'là vot' prétendu.

SCENE VIII.

Les mêmes, M. BRUNET, LAPIERRE.

PICPUS.

Arrivez donc, mon gendre, arrivez, je vous présente mademoiselle Javotte Picpus; faites donc la révérence, Mademoiselle.

JAVOTTE.

Faut-il pas se baisser pour ce cadet-là.

LAPIERRE.

Gare que je passe. Mademoiselle Javotte, puisque tout est convenu, oserai-je vous prier d'accepter cette chaîne d'or?

SCENE IX.

Les mêmes, CÉCILE et MALVINA, *qui écoutaient.*

CÉCILE ET MALVINA, *s'avançant.*

Ah! ah! il m'en a dit autant.

LAPIERRE.

Que vois-je? la fille du suisse du faubourg Saint-Germain, et la fille du concierge du faubourg Montmartre... Le cordon, s'il vous plaît...

SCÈNE X.

Les mêmes, MOUSSANT et MADAME BOURGOGNE.

MOUSSANT.

Où est-il? où est-il? ce bon cousin, que je l'embrasse.

Il embrasse Lapierre.

LAPIERRE.

Comment, je suis votre cousin?

MOUSSANT.

En ligne directe; est-ce que tu voudrais renier ta famille, par hasard? je t'aime, je t'estime, mais si tu fais le fier... je te disloque.

LAPIERRE.

Du tout, soyez mon cousin, si ça vous arrange; encore un. Si ça dure, je redevrai de l'argent à la succession. Je ne sais pas comment ça se fait; j'étais sans parens, il y a quelques jours, et depuis que ma tante Girafe est décédée, il me pleut des cousins.

PICPUS.

Votre tante Girafe n'est pas morte! elle est à Paris... je l'ai invitée. La voici même qui arrive.

TOUS.

La voici! la voici!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME GIRAFE, GUÉNÉGAUD, CHAUCHAT, MALVINA, LABRIDE, PARENS, AMIS, etc. *Madame Girafe est vêtue d'un costume couleur de Girafe.*

MADAME GIRAFE.

AIR : *Du Comte Ory.*

Mes enfans, je suis sensible
A ces marques d'attention.

LAPIERRE.

Comme elle a la taill' flexible!
Quel honneur pour ma maison!
Venez vous asseoir, Madame.

MADAME GIRAFE.

Non, je veux prendre un peu l'air;
Votre fête me réclame,
Et j'y viens sauter, mon cher.

TOUS.

Elle n'est point vieille;
Elle est encor' jolie.
Qu'elle est bien! (*bis.*)
Quel noble maintien!

MOUSSANT.

Elle est bien digne, sur ma foi,
De figurer au Jardin du Roi.
Qu'elle est bien! (*bis.*)
Quel noble maintien!

LAPIERRE.

C'est bien elle! Il n'y a que ma tante Girafe pour avoir cette taille fine et élancée. Pardon, ma bonne parente; mais le désespoir de vous avoir perdu, m'a tourné la tête, et m'a rendu ambitieux; j'ai voulu épouser les partis les plus hupés de Paris, et j'ai été en dégringolant depuis le faubourg Saint-Germain jusqu'au faubourg Saint-Antoine; je suis enchanté de vous voir, mais votre résurrection m'enfonce d'une fière force.

MADAME BOURGOGNE.

C'était bien la peine de lui donner trois cousins... Je les reprends pour mon compte.

PICPUS.

Monsieur Lapierre, vous épouse qui voudra.

SCÈNE XII.

Les mêmes, ADÈLE.

ADÈLE.

C'est moi que je voudrai...

LAPIERRE.

Adèle! ma chère Adèle!

ADÈLE.

Oui, ta chère Adèle! que tu aimais quand tu étais

pauvre, et que tu dois aimer encore puisque tu n'as plus le sou; mais c'est égal, je t'épouse, et que ça te serve de leçon.

LAPIERRE.

C'est dit, et au diable les petits et les grands faubourgs; je me fixe dans la Cité.

CÉCILE.

J'épouse donc Labride!

LABRIDE.

Et je dis adieu à la brune et à la blonde.

JAVOTTE.

Moi, j'épouse Moussant!

MOUSSANT.

Et je dis adieu au vin rouge et au vin blanc.

MALVINA.

Et moi j'épouse Bellechasse, pourvu qu'il dise adieu à la rouge et à la noire. Où est-il donc ce joli chasseur?

GUÉNÉGAUD.

Malheureux enfant! je ne l'ai pas vu depuis trois jours.

On entend un grand bruit; les portes de la remise s'ouvrent, et laissent voir les joueurs qui se battent.

SCENE XIII.

LES MÊMES, BELLECHASSE, *en désordre.*

BELLECHASSE.

Mon père! Malvina! Vous me croirez si vous le voulez, mais je suis un malheureux!

MALVINA.

Bellechasse!

PICPUS.

Ils jouaient encore!

GUÉNÉGAUD.

Quel coup pour le cœur sensible d'un suisse!

BELLECHASSE, *furieux*.

Eloignez-vous!... Dans ma fureur je tuerais tout le monde.

PICPUS.

Comme Monsieur Frédéric.

MALVINA.

Moi, je risque tout, comme madame Dorval. Joue, perds, pourvu que tu sois aimable et bon enfant, je te pardonne.

BELLECHASSE.

Je serai tout ça, foi d'honnête homme; car je t'aime beau jeu bon argent.

MADAME BOURGOGNE.

Allons, je vois que tout le monde est d'accord, et nous ferons quatre noces au lieu d'une.

MADAME GIRAFE.

Allons, mes enfans, au bal; car il me tarde de sauter.

VAUDEVILLE.

AIR : *Nouveau de M. Blanchard.*

CHOEUR.

Jouons, buvons, aimons sans cesse :
Prolongeons ainsi nos beaux jours.
Sans le vin, le jeu, la tendresse,
Adieu la ville et les faubourgs.

BRUNET.

Chaqu' faubourg a son industrie;
Mais, quoique de divers métiers,
L'amour d' la gloire et d' la patrie
Chez nous est de tous les métiers.

LABRIDE.

Prenant l'esprit pour du génie,
Thalie, en modestes souliers,

Tient maintenant maison garnie
A l'enseigne des Trois Quartiers.

GUÉNÉGAUD.

Lorsque ma femme se courrouce,
Que par malheur j' l'entends crier,
Je m' dis, comme de la lune rousse,
Quand viendra le dernier quartier!

PICPUS.

J'aim' mon faubourg, aussi j'éclate
Quand queuqu'zun veut le décrier :
Faudrait z'être une fameus' savatte
Pour ne pas r'lever son quartier.

BELLECHASSE.

Ce tableau grivois et bachique
Offre des défauts par millier;
Mais puisse ce soir la critique
Ne pas le traiter sans quartier.

CHOEUR.

Jouons, buvons, etc.

FIN.

Il paraît régulièrement une Pièce de Théâtre tous les cinq jours. Un costume théâtral est donné à MM. les Souscripteurs toutes les cinq Pièces. Le prix de chacune, prise au Bureau, est de 12 cents; de 13 cents, portée à domicile à Bruxelles; et de 17 cents envoyée, *franco* par la poste, a MM. les Souscripteurs des autres villes du royaume.

PREMIÈRE SÉRIE.

Marie, opéra. *Le Jeune Mari*, com. *La Mère au Bal et la Fille à la Maison*, vaud. *L'Éducation, ou les Deux Cousines*, com. *Les Inconvéniens de la diligence, et la Mansarde des Artistes*, vaud. *Le Siége de Corinthe*, grand opéra. *Le Spéculateur, ou l'Ecole de la Jeunesse*, com. *Les Jésuites, ou les autres Tartufes*, com. *Le Tasse*, drame hist. *Marcel*, trag. *Léonidas*, trag. *Les Deux Philibert*, com. *Les Deux Elèves*, vaudeville. *L'enthousiaste*, com. *L'Homme Habile, ou tout pour parvenir*, com.

SECONDE SÉRIE.

Ivanhoé, opéra. *L'Intrigue et l'Amour*, drame, *Louis XI*, etc., com. hist. *Le Voisin*, etc., com.-vaud. *La Belle Mère*, etc., com. *Le Davenant*, drame. *Le Loup-Garou*, opéra-comique. *Le Soldat en retraite*, drame. *La Nuit des Noces*, drame. *Lambert Simnel*, com. *Le Bourgmestre de Sardam*, vaud. *Les Intrigans*, com. *Les Elèves du Conservatoire*, tableau-vaudeville. *La Fille d'Honneur*, com. *Le Maît de Forges*, com.-vaud.

ON SOUSCRIT A BRUXELLES,

Au Bureau du Répertoire, chez ODE et WODON, rue des Pierres, n° 1137.

On souscrit aussi, au Bureau dudit *Répertoire*, aux *OEuvres completes de Voltaire*, grand in-18, à [illegible]0 cents le volume, *imprimé* sur papier vélin satiné. Seize livraisons ont déjà paru.

Les personnes qui souscriront après que la 20me livraison aura paru, paieront 80 cents.